



PRÉFACE ET CHEMINS INTÉRIEURS DANS L'*ORA MARITIMA* D'AVIÉNIUS

DANIEL VALLAT

UNIVERSITÉ LUMIÈRE LYON 2 / HISOMA UMR 5189

Résumé

Contrairement au texte qui la suit, la préface de l'*Ora maritima* d'Aviénus constitue un espace non linéaire, parcouru de thématiques récurrentes et de chemins parallèles que nous détaillons, avec tout d'abord la dimension générique : l'auteur emploie ainsi un mètre et un lexique qui connotent deux genres normalement étrangers à la poésie didactique : la comédie et le commentaire grammatical. Par ailleurs, la liste des sources citées par Aviénus joue sur une identification de l'auteur avec sa principale source latine, Salluste, et sur un effet de masse des sources grecques, possédant un rôle de marqueur culturel fort ; cette même liste implique un défi poétique où l'auteur se mesure avec des modèles de listes principalement épiques. Enfin, la transmission du savoir destiné au dédicataire Probus se présente sous la forme d'un culte à mystères et d'une initiation religieuse. Tous ces chemins préfaciaux cherchent à valoriser un passé idéalisé, source de toute connaissance.

Abstract

Contrary to the following text, the preface to Avienus' Ora maritima constitutes a non-linear space, covered with recurring themes and parallel paths that we detail in this paper, with first of all the generic dimension: the author uses a meter and a lexicon that connote two genres normally foreign to didactic poetry: comedy and grammatical commentary. Moreover, the list of sources cited by Avienus plays with an identification of the author with his main Latin source, Sallustius, and with a mass effect of Greek sources, possessing a strong cultural marker role; this same list implies a poetic challenge where the author competes with models of (mainly) epic lists. Finally, the transmission of knowledge to the dedicatee Probus takes the form of a cult of mysteries and a religious initiation. All these prefacial paths seek to value an idealized traditionalist past as the source of all knowledge.

1. La préface : voyage préliminaire, croisée des chemins et voies détournées

La préface d'une œuvre constitue un espace à part où peuvent se mêler considérations méthodologiques, remarques personnelles, dédicace ou annonces du plan. Toutes les œuvres latines, littéraires ou techniques, ne sont pas préfacées, et celle de l'*Ora maritima*¹ d'Aviénus² pose la question des rapports entre prose et poésie. Non seulement il faut se demander pourquoi l'auteur a choisi la forme de la poésie didactique pour écrire son ouvrage géographique qui, *a priori*, transmettrait plus facilement et plus clairement ses informations en recourant à la prose, mais aussi pourquoi, une fois ce choix effectué, il préface son poème également en vers. Ce n'est pas le schéma le plus habituel : à titre de comparaison, Ausone, contemporain d'Aviénus et habitué des préfaces, a écrit la plupart des siennes en prose, y compris pour ses textes poétiques (parfois doublées par une seconde préface en vers). Aussi la préface de l'*Ora* se rapproche-t-elle plutôt de celles de certains grands poèmes didactiques de l'époque classique comme ceux de Lucrèce ou Manilius, dont les préfaces, surtout des dédicaces³, étaient intégrées au texte poétique – encore s'en distingue-t-elle par sa longueur ; qui plus est, sa mise en scène l'apparente nettement aux préfaces contemporaines d'Aviénus (cf. *infra*).

Comme on l'a rappelé, le choix de la prose aurait été plus approprié à un texte purement informatif : le choix de la poésie implique donc une dimension qui n'est pas seulement factuelle, et c'est sur ces implications que je souhaite intervenir, en laissant de côté les questions d'identification qui ont principalement occupé la critique (identité du destinataire, réalités des sources citées par l'auteur)⁴. Notre objectif est de proposer une lecture littéraire de la préface, non sous l'angle des faits, mais sous celui de la construction intellectuelle qu'elle représente et où se croisent des lieux communs et cheminements étrangers au discours géographique attendu. De fait, cette préface préfigure le poème à venir, mais lui est extérieure : elle se présente comme un monde clos où se dessinent des cartes mentales d'aspect circulaire ou, en tout cas, non linéaire. Avant que le texte n'impose une logique discursive qui mène le lecteur du point A au point B, la préface possède sa propre logique, extra-discursive et atemporelle, et l'auteur

¹ Sur cette préface, voir Santini 1992 ; Wolff 2006.

² Sur Aviénus, voir par exemple Soubiran 1981 ; Dorfbauer 2012.

³ Sur les dédicaces dans les œuvres techniques, cf. Guillaumin 2014.

⁴ Par exemple Antonelli 1998.

entend transcender toute linéarité avant d'aborder l'immanence du périple. La préface constitue ainsi un voyage liminaire et présente un cheminement et une cartographie qui lui sont propres.

*Quaesisse temet saepe cogitans, Probe,
animo atque sensu, Taurici ponti situs
capi ut ualeret his probabili fide
quos distinerent spatia terrarum extima,
subi libenter id laboris, ut tibi 5
desideratum carmine hoc claresceret.
Fas non putauit quippe prolixa die
non subiacere sensui formam tuo
regionis eius quam uetustis paginis
et quam per omnem spiritus nostri diem 10
secretiore lectione acceperam.
Alii inuidere namque, quod dispendio
tibi haud sit ullo, agrestis et duri reor.
His addo et illud, liberum temet loco
mihi esse amore sanguinisque uinculo. 15
Neque sat sit istud, ni sciam te litteras
hiantibusque faucibus ueterum abdita
hausisse semper, esse patuli pectoris,
sensu capacem, talium iugem sitim
tuo esse cordi et esse te prae ceteris 20
memorem intimati. Cur inefficaciter
secreta rerum in non tenacem effunderem ?
In non sequacem quis profunda ogganniat ?
Multa ergo, multa compulere me, Probe,
efflagitatum rem tibi ut persoluerem. 25
Quin et parentis credidi officium fore,
desideratum si tibi locupletius
profusiusque Musa promeret mea.
Dare expetitur quippe non parci uiri est,
augere porro muneris summam nouo 30
mentis benignae satque liberalis est.
Interrogasti, si tenes, Maeotici
situs quis esset aequoris. Sallustium
noram id dedisse, dicta et eius omnibus
praeiudicatae auctoritatis ducier 35
non abnuebam. Ad eius igitur inclutam,
descriptionem, qua locorum formulam
imaginemque expressor efficax stili
et ueritatis paene in obtutus dedit
lepore linguae, multa rerum iunximus 40
ex plurimorum sumpta commentariis.
Hecataeus istic quippe erit Milesius
Hellanicusque Lesbius, Phileus quoque
Atheniensis, Caryandaeus Scylax,*

« Songeant en mon cœur et mon esprit, Probus, que tu as souvent demandé comment la configuration du Pont taurique pouvait être connue avec une quasi certitude par ceux qu'en séparent les lieux du monde les plus éloignés, j'ai entrepris ce travail avec plaisir, pour que ton désir soit éclairci par ce poème. Le fait est que je n'ai pas pensé qu'il fût permis, les jours passant, de ne pas présenter à ton esprit l'aspect de cette région, que j'avais appris des livres anciens et d'un texte fort secret, chaque jour de ma vie. De fait, j'estime que c'est le propre d'un être grossier et dur de refuser à autrui ce qui ne coûte rien. J'ajoute aussi à cela que tu me tiens lieu d'enfant, par l'affection et les liens du sang. Mais cela ne suffirait pas, si je ne savais que tu as toujours, à gorge déployée, dévoré les lettres et les secrets du monde, que tu as un esprit ouvert, un esprit capable, que tu as au cœur une soif perpétuelle de tels savoirs et que, plus que tout autre, tu retiens ce qui t'a été enseigné. Pourquoi verserais-je stérilement les secrets du monde à quelqu'un qui ne peut les contenir ? Qui répéterait un profond savoir à quelqu'un qui ne s'y attache pas ? Nombreuses, nombreuses sont donc les raisons qui m'ont poussé, Probus, à m'acquitter de ce que tu as réclamé avec insistance. Bien plus, j'ai cru que je remplirais le devoir d'un père si ma muse te dévoilait ce que tu souhaites, avec plus de libéralité et de générosité. Car donner ce qui est demandé n'est pas le fait d'un avare ; mais, en plus, augmenter encore le présent avec des nouveautés, c'est le propre d'un esprit bienveillant et généreux.

Tu as demandé, si tu te souviens, quelle est la configuration de la Mer méotique. Je savais que Salluste l'avait décrite et je ne niais pas que ses paroles fussent guidées par tous ceux dont l'autorité a été éprouvée. À son illustre description, donc, dans laquelle ce peintre efficace par son style et par la vérité a pour ainsi dire mis sous les yeux la forme et l'image des lieux, nous avons ajouté beaucoup de détails, empruntés aux commentaires d'un fort grand nombre d'auteurs. Ainsi, il y aura ici Hécatee de Milet, Hellanicos de Lesbos et

*Pausimachus inde prisca quem genuit Samos,45
quin et Damastus nobili natus Sige
Rhodoque Bacoris ortus, Euctemon quoque
popularis urbis Atticae, Siculus Cleon,
Herodotus ipse Thurius, tum qui decus
magnum loquendi est, Atticus Thucydides. 50
Hic porro habebis, pars mei cordis Probe,
quicquid per aequor insularum attollitur
(per aequor illud scilicet, quod post caua
hiantis orbis a freto Tartessio
Atlanticisque fluctibus procul sitam 55
in usque glaebam proruit nostrum mare)
sinusque curuos atque prominentia,
ut se supino porrigat litus situ,
ut longe in undas inserant sese iuga
celsaeque ut urbes alluantur aequore, 60
quis ortus amnis maximos effuderit,
ut prona ponti gurgitem intrant flumina
ut ipsa rursum saepe cingant insulas
sinuentque late ut tuta portus bracchia,
ut explicentur stagna, ceu iaceant lacus, 65
scruposum, ut alti uerticem montes leuent
stringatque nemora ut unda cana gurgitis.
Laboris autem terminus nostri hic erit,
Scythicum ut profundum et aequor Euxini sali
et siquae in illo marmore insulae tument, 70
edisserantur. Reliqua porro scripta sunt
nobis in illo plenius uolumine,
quod de orbis oris partibusque fecimus.
Vt aperta uero tibimet intimatio
sudoris huius et laboris sit mei 75
narrationem opusculi paulo altius
exordiemur. Tu per intimum iecur
prolata conde, namque fulcit haec fides
petita longe et eruta ex auctoribus.*

(texte Schulten 1955)

Philée d'Athènes, Scylax de Caryande, ensuite Pausimaque qu'a enfanté l'antique Samos, et aussi Damaste né dans l'illustre Sigé, Bacorus issu de Rhodes, aussi Euctémon habitant de la ville attique, Cléon de Sicile, Hérodote de Thures en personne, enfin la grande gloire de l'éloquence, Thucydide l'Attique. Ici, tu verras en outre, Probus, partie de mon cœur, toutes les îles qui se dressent sur la mer (c'est à dire sur cette mer qui, après le gouffre de l'univers béant, prolonge la Méditerranée depuis le détroit de Tartessos et les flots de l'Atlantique jusqu'aux terres situées au loin), les golfes arrondis et les promontoires ; tu verras comment le rivage s'étend de tout son long ; comment les sommets s'avancent au loin dans les eaux ; comment des villes élevées sont baignées par la mer ; quelle source a donné naissance aux grandes rivières ; comment les fleuves, en descendant, entrent dans le gouffre des mers ; comment souvent, à l'inverse, ils entourent des îles ; comment des bras de mer s'arrondissent au loin et protègent les ports ; comment s'étendent les marais et comment se déploient les lacs ; comment de hautes montagnes dressent leurs pics rocaillieux et comment l'eau d'une source claire enserre les bois. La fin de notre travail consistera à exposer la mer de Scythie, les flots du Pont-Euxin et les îles qui peuvent émerger sur cette étendue. Le reste, nous l'avons décrit plus en détail autrefois dans le volume que nous avons fait sur les contrées et les parties du monde. Pour que l'exposé dû à mes peines et à mon travail soit plus clair à tes yeux, nous reprendrons le récit de ce petit ouvrage un peu plus haut. Toi, cache au plus profond de ton cœur ce qui t'a été révélé, car tout cela s'appuie sur une autorité cherchée bien loin, exhumée chez les auteurs anciens. » (traduction personnelle)

Un premier choix notable, dans cette préface, est celui d'une forte personnalisation de l'auteur, à la fois dans son auto-représentation et dans son rapport au dédicataire⁵. Il suffit de comparer avec la préface d'un autre traité de géographie (en prose cette fois), celui de Pomponius Méla, pour mesurer la différence de traitement : Pomponius consacre une dizaine de lignes à la présentation de son sujet, ne dédicace pas son ouvrage et se contente d'une brève

⁵ Voir aussi Selter 2011 pour cette tendance dans la *Descriptio orbis terrae*.

concession au topos de la modestie auctoriale⁶. Aviénus ne puise pas là son inspiration – ni dans celle des autres périple – mais plutôt dans les préfaces des ouvrages techniques de la période tardive, en particulier dans le domaine philologique (cf. *infra*).

La structure est assez nettement tripartite⁷, avec la dédicace (v. 1-31), les sources (v. 32-50), le contenu de l'ouvrage (v. 51-79). Mais ce qui caractérise en particulier cette préface, ce sont des répétitions d'éléments qui lui confèrent une apparence quasi circulaire, ou du moins non linéaire. Les dédoublements créent une écriture spéculaire et volontiers disruptive, avec des sauts dans l'espace et le temps. Ainsi, dans les annonces mêmes du sujet, se crée un aller-retour circulaire sur les deux extrémités du voyage à venir : on part de la Mer taurique (v. 2 *Taurici Ponti*), nommée également, dans une relance, Mer méotique (v. 32-33 *Maeotici / ... aequoris*), puis Aviénus, à travers toute une série de référents propriaux, mais aussi, finalement, géographiques (v. 42-50, cf. *infra* 3.2 et 3.3) traverse une partie de la Méditerranée ; il cite ensuite le point de départ de l'*Ora*, Tartessos et les colonnes d'Hercule (v. 52-54) ; enfin, après un long passage sans nom propre, il termine par le point d'arrivée – qui était aussi le départ de la préface – avec la mer de Scythie (v. 69 *Scythicum ... aequor Euxini Sali*). Ce faisant, la préface présente une géographie circulaire, alors que le corps du poème sera à sens unique et continu.

D'autres éléments portent la trace de réfractions internes et externes. C'est ainsi que les vers 71-73 renvoient explicitement à l'autre ouvrage géographique d'Aviénus que nous avons conservé, la *Descriptio orbis terrarum* (ou *Périégèse*) ; or, ce dernier n'est pas préfacé dans l'état où nous l'avons conservé : tout au plus débute-t-il par l'annonce du sujet et une invocation aux Muses. Aussi, par un jeu de miroir, la préface de l'*Ora*, œuvre seconde, peut-elle tenir lieu, indirectement, de préface à l'œuvre première grâce à sa dimension réflexive. À l'intérieur même de la préface, la relance entre les vers 1-2 (*Quaesisse temet saepe ... / ...Taurici Ponti situs*) et les vers 32-33 (*Interrogasti, si tenes, Maeotici / situs...*) semble partager l'ensemble en deux par un début presque similaire qui pose de façon indirecte les demandes répétées de Probus. Une autre répétition, comme celle du nom de Probus, en particulier aux vers 1 et 51⁸, crée aussi une structure binaire, avec une première partie (v. 1-50) qui exposerait les motivations personnelles de l'auteur et une deuxième (v. 51-79) destinée à annoncer le contenu et le plan du poème. On voit ainsi se créer des chemins parallèles, sous forme de partitions binaires qui se superposent sans s'exclure, et qui proposent différentes façons d'aborder et de structurer la préface.

⁶ Selon Pomponius, l'intérêt de son ouvrage est à chercher ... *si non ope ingenii orantis, at ipsa sui contemplatione*, « sinon grâce au talent de son auteur, du moins dans la contemplation de son contenu » (Ch. 1,1).

⁷ Santini 1992, p.939.

⁸ On compte une troisième occurrence au v. 24, avec cette fois valeur de conclusion (cf. *ergo*).

La récurrence de deux motifs importants participe également à brouiller les pistes d'une lecture qu'on pouvait initialement envisager comme progressive, au profit d'une discontinuité de l'écriture. Le thème de la parenté familiale et spirituelle (cf. 3.3) revient ainsi deux fois aux v. 14-15 et 26, séparées par l'éloge de Probus, dont la seconde se distingue de la première par une relance (v. 26 *Quin et*). Quant à la dimension morale de la transmission didactique, elle est présente aussi deux fois aux v. 12-13 et 29-31, dans des *sententiae* qui recourent au même génitif d'appartenance (v. 13 *agrestis et duri reor* ; 29 *non parci uirir est* ; 31 *mentis benignae satque liberalis est*). Ces récurrences thématiques marquent le refus de traiter une fois pour toutes un sujet : en revenant sur ses pas à plusieurs reprises, le poète signifie que la préface n'est justement pas un espace vectoriel, mais un monde clos où des cheminements non-linéaires, voire circulaires, sont possibles et où s'applique une logique intermittente, libérée des contraintes du traité géographique.

2. Carrefours génériques : les chemins cachés de l'altérité

2.1. *Via comica*

Le choix non explicité de l'iambe pour composer le poème à des implications importantes, en tant qu'outil de démarcation. De fait, depuis ses origines avec Lucrèce, la poésie didactique latine s'est écrite dans le vers « noble » de l'hexamètre dactylique, choix qui s'inspirait aussi d'une tradition alexandrine et qui se retrouve jusque dans la *Descriptio* d'Aviénus, qui précède l'*Ora maritima*. La sélection du sénaire iambique s'inspire directement des périple grecs en trimètre iambique et marque un retour aux sources indéniable. Mais les conséquences en termes de connotation et de représentation littéraire sont sensibles : il s'agit d'un pas de côté et d'une rupture avec une tradition latine séculaire et ultra-dominante.

On peut aussi évoquer, pour expliquer ce choix, le goût de la virtuosité iambique – si l'auteur est bien l'Aviénus cité par Servius (*Aen.* 10,272 ; 388), qui aurait réécrit Virgile et Tite-Live⁹ en iambes. Mais, à Rome, ce choix entraîne le basculement dans une altérité générique, puisque la définition des genres poétiques dans l'Antiquité se fait avant tout sur la base formelle du mètre. Or, l'iambe est caractéristique de genres littéraires précis : le théâtre, avec ses deux versants comique et tragique, mais aussi la fable (Phèdre), voire l'épigramme (en particulier Catulle). L'iambe, par son histoire à Rome, implique donc des connotations littéraires relativement peu sérieuses (à l'exception de la tragédie) : c'est d'ailleurs le mètre qu'Ausone, contemporain d'Aviénus, qualifie de

⁹ Murgia 1970 a argumenté pour qu'on lise dans le nom de Tite-Live une déformation de celui de Virgile.

*ridiculum*¹⁰, c'est-à-dire de propre à la comédie ou la moquerie. Qui plus est, les grands thèmes qui traversent la préface d'Aviénus (la parenté, la morale, le secret) sont justement des éléments typiques de deux genres iambiques : la fable, avec sa forte dimension morale et révélatrice ; la comédie, dont ces thèmes sont des ressorts de prédilection. Or les comédies de Plaute et de Térence, ainsi que les cinq livres de fables de Phèdre, sont des ouvrages préfacés, en l'occurrence dotés de prologues justement en sénaires iambiques.

Dès lors, il n'est pas impossible que la préface d'Aviénus, avec tout le sérieux qui l'habite, constitue une forme de *retractatio* des seuls prologues latins en sénaires iambiques que le poète pouvait connaître. Par exemple, dans celui de l'*Aulularia* de Plaute (1-39), le Lare de la maison expose l'intrigue avec d'abord la mention d'un trésor caché (5-6), puis l'évocation des liens de parenté sur plusieurs générations (9-22), celle des mérites respectifs des membres de la maisonnée, avec le rejet de ceux qui ont démerité (16-22) et l'éloge de la fille de l'avare, qui au contraire honore le dieu comme il se doit (23-25), puis la mise à jour du trésor par le Lare (25-27) – tous des thèmes présents chez Aviénus. Mais plus encore, les prologues de Térence (où l'auteur prend la parole) font écho à la préface d'Aviénus en insistant presque toujours sur la ou les sources grecques des comédies, ainsi que sur les éventuels intermédiaires latins. Dans celui de l'*Eunuque* (1-45), l'auteur met ainsi en scène le thème de la transmission littéraire à partir des modèles grecs et latins comme Ménandre ou Névius, qui relèvent à la fois de l'argument d'autorité et d'une volonté apologétique, et y ajoute une dimension morale (par exemple *Eun.* 40-43, cf. *And.* 17), parallèlement à Aviénus, qui cite ses sources comme garanties de son savoir et justifie sa transmission en avançant différents arguments – son âge, les qualités de Probus, le rejet de tout demandeur indigne. On dira qu'il est normal de citer ses sources dans un traité didactique – c'est ainsi que procède Pline l'Ancien au début de chaque livre. Mais, outre que Pline, un prosateur, est le seul à le faire, les grands poèmes didactiques comme celui de Lucrèce ne citent aucune source et semblent naître *sui generis* : autrement dit, les seules préfaces latines en iambes qui citent leurs sources, avec une dimension réflexive, sont celles de Térence et de Phèdre. Ce dernier, dans ses cinq prologues, cite toujours Esope comme source et, tout en soulignant de plus en plus sa propre part d'originalité, reconnaît que son illustre prédécesseur lui confère de l'*auctoritas* (5, *pr.* 3) – terme important chez Aviénus (v. 35). Phèdre n'hésite pas non plus, comme le fera Aviénus, à jouer sur la morale et la *sententia*, par exemple, sur le thème central de la transmission :

*attende cur negare cupidis debeas,
modestis etiam offerre quod non petierint.* (2, *pr.* 14-15)

« Ecoute pourquoi tu dois refuser aux gens cupides, mais, aux gens réservés, leur offrir en plus ce qu'ils n'ont pas demandé. »

¹⁰ Ausone, *Epist.* 14,a Green.

Le passage des v. 29-31 d'Aviénus ressemble à une *retractatio* de ces vers – et de cette morale – de Phèdre.

Ce qui justifie également que l'usage de l'iambe par Aviénus renvoie à la comédie plus qu'à la tragédie, et à Térence plus qu'à Plaute, c'est justement un trait de didactique typique du 4^e siècle : Térence est, avec Virgile et Salluste, un des principaux auteurs scolaires. C'est sur ses comédies, et non sur celles de Plaute ou sur des tragédies, que les élèves apprenaient une partie de leur latin, ainsi que l'usage du sénaire iambique. Or Térence est également, à cette époque, l'un des *auctores ueteres* dont les commentaires scolaires comme celui de Servius à Virgile citent le nom en permanence. S'ouvre alors un autre chemin, au sein de cette *uia comica*, celui de l'archaïsme lexical. De fait, l'usage de l'iambe entraîne mécaniquement l'emploi d'un style et d'un lexique volontiers spécifiques, dont les plus connus et les mieux étudiés – sinon les seuls – étaient, au 4^e siècle, ceux de Térence. C'est pourquoi, outre le goût propre de l'époque tardive, on retrouve chez Aviénus des archaïsmes et des termes presque inemployés depuis la grande époque de la comédie, par exemple le verbe *ogganiat* (v. 23, cf. Plaute, *Asin.* 422 ; Térence, *Phor.* 1030) ou l'infinitif *ducier* (v. 35, cf. Térence, *Eun.* 572, Plaute, *Bacc.* 112, etc.)¹¹.

Par ses conséquences et ses connotations, le choix de l'iambe implique donc un positionnement littéraire qui joue avec les paradoxes de l'altérité, comme un pied de nez à l'hexamètre dactylique de la poésie didactique antérieure, et un clin d'œil à la poésie iambique latine, qui était tout sauf didactique. Peut-être aussi Aviénus se mesure-t-il à des textes précis comme les préfaces comiques. Ce choix métrique, qui est un décalage générique inattendu, se révèle aussi être un archaïsme novateur renouant avec une ancienne tradition grecque qui n'avait jamais été acclimatée à Rome. Ce jeu avec les traditions est, au demeurant, un trait caractéristique de la poésie du 4^e siècle.

2.2. *Via grammatica*

Une des voies ouvertes par l'iambe, on l'a dit, est celle de l'archaïsme. Avec ce dernier, Aviénus rejoint le travail des *grammatici* du 4^e siècle et, en adhérant aux tendances archaïsantes des grammairiens, il se soumet aussi aux influences contemporaines des préfaces grammaticales.

La mention même du passé est signifiante à travers l'allusion aux *uetustis paginis* (v. 9) qui ont nourri le poème d'Aviénus. Si le goût pour les œuvres anciennes n'a jamais faibli à Rome, et a même connu un renouveau important à partir du 2nd siècle avec le mouvement archaïsant dont on trouve l'expression chez Aulu-Gelle¹², il prend une dimension particulière au 4^e siècle avec l'enseignement des grammairiens, qui véhicule justement un idéal conservateur s'élargissant de la langue à la morale, jusqu'à devenir un bastion traditionaliste et implicitement anti-

¹¹ Sur *ogganio*, cf. Santini 1992, p. 945.

¹² Noter une évolution dans l'appréciation des *ueteres* : pour Aulu-Gelle, les *ueteres* se définissent par opposition à Virgile ; au 4^e siècle, Virgile est un des *ueteres*.

chrétien. Si Servius n'explicite pas ce point, Macrobe, dans ses *Saturnales*, enrôle celui-ci avec un certain Aviénius¹³ comme personnages de son dialogue éminemment virgilien, aux côtés des militants païens que furent Prétextat et Symmaque. L'éloge même que fait Aviénius de Salluste – écrivain déjà archaïsant à son époque et un des principaux auteurs scolaires au 4^e siècle – illustre la position pro-grammaticale et pro-traditionaliste du poète.

Dans la perspective de l'altérité générique inscrite dans cette préface, je souhaiterais donc attirer l'attention sur l'héritage grammatical qu'Aviénius endosse et transmet dans un positionnement préliminaire caractéristique autant que dans un lexique qui véhicule des concepts spécifiques. Ainsi, par deux fois, Aviénius revient sur les liens de parenté qui l'unissent au destinataire, considéré comme son fils (v. 14-15 et 26). Ce schéma dédicatoire est très différent de ceux qu'on trouve dans les préfaces en vers de l'époque classique et postclassique (Lucrèce, Manilius ou même Virgile dans les *Géorgiques*) où les dédicataires sont de grands personnages, voire l'empereur, mais aussi des amis, des protecteurs (Martial, Stace), etc. Or, la dédicace à un jeune homme – fils¹⁴, apprenti, disciple, amateur – par un homme plus âgé qui détient le savoir et le lui enseigne apparaît en prose dès les écrits de Sénèque le Père puis, indirectement, chez Aulu-Gelle, et devient un topos de la littérature grammaticale et philologique des 4^e et 5^e siècles. Ainsi Charisius dédicace-t-il sa grammaire à son fils (1,5 B *fili karissime*) ; également à leur fils s'adressent Nonius dans son traité lexicographique (*inscriptio* : *Ad filium* ; il n'y a pas de préface dans l'état actuel du texte) ; T. Claude Donat dans son commentaire à l'*Enéide* (I,1,9 G *fili carissime*) ; Vibius Sequester dans son lexique des cours d'eau (*Pr. 2 fili carissime*) ; Macrobe dans ses *Saturnales* (*Pr. 1 Eustachi fili*). Donat dédicace son commentaire à Virgile à un jeune grammairien (*Epistula ad Munatium*)¹⁵ ; Servius, son traité *Centimeter* à un jeune homme (4,456,4 K *praetextatorum decus Albine*), etc. Aviénius s'inscrit donc dans cette tendance de fond, avec pour originalité une forme d'adoption spirituelle de Probus, dont le lien familial est affirmé mais non explicité (cf. 3.3).

Il reprend également un topos grammatical qui est la compilation des sources. Il explicite clairement qu'il s'inspire des « ouvrages anciens » (v. 9, 79) et présente son ouvrage comme un « cadeau » (v. 30 *muneris*). Là encore, la comparaison avec les grammairiens est éclairante : ces derniers insistent également sur la compilation qu'ils ont produite¹⁶ et qu'il offrent en présent à leur

¹³ S'agit-il de l'auteur de l'*Ora* ? Ce dernier appartient davantage à la génération de Donat qu'à celle de Servius, mais Macrobe précise dans sa préface qu'il joue avec les temporalités. Sur l'identification habituellement admise de l'Aviénius de Macrobe avec le fabuliste Avianus, cf. Cameron 1967, p. 393 ; Schmidt 2008.

¹⁴ Sur la dédicace au fils, cf. Guillaumin 2014, p. 346-349.

¹⁵ Sur ce texte, voir en dernier lieu Lagioia 2017, p. 87-90.

¹⁶ Diomède 1,299,6-7 K : *trino digestam libello* ; Charisius 1,4-6 B : *artem grammaticam ... a me digestam in libris quinque* ; 1,13 B : *ex uariis artibus inrigata* ; Donat, *ad Munatium* : *de*

destinataire (Charisius 1,7 B *dono tibi misi* ; Donat *in hoc munere collaticio*). Encore faut-il rapporter fidèlement les propos des sources : d'où la protestation de *fides* de la part d'Aviénus (v. 78), qui fait écho à celle de Donat (*optima fide* ; *sinceram uocem*).

Aviénus reprend un autre topos préfacial fréquent en littérature grammaticale : celui d'avoir cédé aux prières insistantes du dédicataire, lequel se voit offrir le rôle valorisant d'instigateur de l'œuvre¹⁷. Le topos est ancien et remonte au moins à Virgile (*G.* 3,41) et aux *haud mollia iussa* de Mécène, mais on le retrouve très régulièrement dans les œuvres littéraires (Stace, *Silves* 1, Pr. *est iussum* ; Pline le Jeune 1, 1, 1) comme techniques (Sénèque le Père, *Contr.* 1, *praef.* 1 : *Exigitis rem magis iucundam mihi quam facilem ; iubetis enim...*), en particulier grammaticales (cf. Sacerdos 6,496,11 K *iussionibus* ; Donat, *ad Munatium : iussis / praescripseras* ; Servius, 4,449,3-4 K (*Final.*) *proposueras / imperio* ; Diomède 1,299,4-5 K *desiderio tuo*). Dans le cas de Probus, cette demande est présentée sur deux modes, l'un normal (v. 1 *quaesisse* ; 32 *interrogasti*), l'autre beaucoup plus insistant, qui prend une valeur probatoire (*infra*). Elle justifie par contrecoup le travail de l'auteur (*labor*, v. 5 et 75), qui là encore est mis en valeur dans les préfaces grammaticales (Diomède 1,299,20 K *labor* ; Servius 4,456,8 K (*Centim.*) *laboris mei*). Peut-être aussi s'agit il d'un écho de Cicéron dans l'alliance des termes *sudor* (absent des grammairiens) et *labor* (cf. *in Caec.* 72 *existimationem multo sudore labore uigiliisque collectam*). L'auto-valorisation du travail laisse finalement peu de place à un topos littéraire, mais non grammatical, celui de l'humilité (*humilitas propriae personae*), par lequel un auteur minore l'importance de son ouvrage¹⁸. On ne le trouve chez Aviénus que fugacement, dans le terme *opusculi* (v. 76), qui vient contredire le *labor* précédemment souligné. Ce mot est caractéristique de l'auto-dérision chez Horace (*Epist.* 1,19,35) et finit par devenir typique des préfaces d'Ausone. Ici, le mot ne convient pas pour un poème qui devait être long et constitue en réalité un trait d'esprit typique en fin de préface. Les grammairiens ne pratiquent guère ce genre d'auto-dévaluation.

Non seulement Aviénus s'inspire de l'esprit de la préface grammaticale, mais aussi de sa lettre. Toute une série de termes renvoie à un lexique technique souvent spécifique. Ainsi, quand il parle des *uetustis paginis* (v. 9), d'où il puise son savoir, il emploie un mot *pagina* plutôt poétique (cf. Martial 5, 2, 2 ; 10, 4, 10 ; 10, 59, 1, etc.) mais utilisé par exemple par Donat dans la dédicace de son commentaire virgilien à Munatius (... *quam quod paginam compleuerim superuacuis*). Surtout, l'adjectif *uetustus* renvoie à une catégorie mentale chère

multis pauca decerpsi ; Servius 4,449,8-9 K (*De finalibus*) : *breuiandi causa aliqua ex his decerpsimus*.

¹⁷ Cf. Vallat 2019-2020, p. 147-148 et à paraître.

¹⁸ Curtius 1956, p. 504-511 ; Vallat 2019-2020, p. 144-148.

aux grammairiens, celle des *ueteres*, les anciens auteurs qui servaient de modèles dans les écoles – du moins les principaux d'entre eux étaient-ils des *ueteres*, y compris Virgile. En l'occurrence, Aviénus est flou au début de sa préface, mais il cite par la suite sa principale source latine (Salluste, qui est justement l'un des piliers des programmes scolaires du 4^e siècle¹⁹) et des auteurs grecs effectivement anciens mais non grammaticaux. Il reste que la référence aux *ueteres*, au 4^e siècle et dans le milieu philologique, est toujours un objet d'estime et de respect, et Aviénus se rattache ainsi à une tradition ancienne, ce qui constitue en soi une *captatio beniuolentiae*.

Toujours à propos de Salluste, il précise que l'œuvre de ce dernier s'était inspirée de tous ceux qui avaient une « autorité préétablie » (v. 34-35 *omnibus / praeiudicatae auctoritatis*) ; là encore, cette formulation n'est pas sans en rappeler d'autres qu'on lit chez les *grammatici*, par exemple chez Charisius (1,5-6 B *artem ... doctissimorum uirorum politam* ; 1,11 B *prudentissimorum opinione*) et surtout chez Donat, qui commence sa dédicace à Munatius en rappelant qu'il a examiné « tous ceux » qui se sont intéressés à Virgile avant lui (*Inspectis fere omnibus ante me qui in Virgilii opere calluerunt*). Par ailleurs, si le terme *auctoritas* connaît également une acception grammaticale ici absente (l'usage linguistique des *auctores*, c'est-à-dire des écrivains considérés comme modèles), Aviénus semble ici reprendre une expression de Donat dans sa dédicace, lorsque ce dernier affirme respecter les données de ses sources (*sinceram uocem priscae auctoritatis*) : on constate que la phraséologie présente (avec la répétition d'*omnes* et *auctoritatis* ou la correspondance *ante / prae(iudicatae)*) des échos troublants. Et si, comme on le verra plus bas, l'expression en question s'applique autant à Aviénus qu'à Salluste, le poète reprend finalement à son propre compte l'expression de Donat.

D'ailleurs, il n'est pas anodin que la préface se termine par le terme *auctoribus* (v. 79), qui prend justement le sens de <*ueteribus*> *auctoribus*, avec toute sa dimension antiquaire. Mais il faut aussi noter le mot employé par Aviénus pour désigner ses sources grecques, dont une bonne partie était en vers : *commentariis*. Là encore, il s'agit d'un terme aussi philologique que grammatical, qui prend ici le sens de « relation », « exposé », mais qui ne manque pas d'évoquer le genre du commentaire des auteurs scolaires (*commentum* et *commentarius*).

D'autres termes font allusion également aux techniques d'explication qu'on trouve parfois dans les commentaires scolaires : ainsi, le renvoi à un autre passage avec le terme *plenius* (v. 72) se retrouve fréquemment chez Charisius (24,15 ; 62,22 ; 71,1 ; 93,20 ; 112,1 B, etc.) ou dans le *Servius de Daniel* (*Aen.* 1,97 ; 252 ; 651 ; 744, etc.). Le verbe *persoluerem* (v. 25), qui explicite à la première personne le rôle de *magister* endossé par Aviénus envers son « élève » Probus, fait écho à la

¹⁹ Cf. De Nonno 2017.

technique exégétique de la *solutio*, qui répond à la question (héritage des ζήτησις / λύσις hellénistiques)²⁰.

Si l'on élargit l'étude au-delà de la seule préface, on relève un autre emprunt « grammatical » dans le verbe *legimus* (v. 342), qui constitue une autre forme de renvoi, externe cette fois-ci, à des ouvrages écrits, à travers une représentation de la source non orale, et donc d'une transmission érudite et un peu solitaire²¹. Enfin, on peut citer l'application par Aviénus d'un procédé exégétique qui décodait et autorisait donc les modifications de noms propres (la *licentia propriorum nominum*), et qui peut éclairer certaines bizarreries onomastiques présentes dans l'*Ora*, comme des hapax ou des déformations²². Certes, il existe la possibilité qu'Aviénus ait employé des sources disparues, mais on peut aussi supposer l'influence de l'enseignement grammatical. Ainsi, dans le commentaire de Servius, où cette technique est bien renseignée, Virgile se voit reconnaître le droit de faire ce qu'il veut avec un nom propre, non seulement dans les quantités vocaliques, mais aussi dans la forme même du mot, par exemple changer le nom *Crimissus* en *Crinissus*²³ – et l'on trouve des exemples de grande liberté, en particulier avec l'onomastique grecque en poésie tardive²⁴ : plutôt que des fautes, il faut y voir à la fois l'influence de « l'exemple » de la poésie classique et celle de la « règle » fournie par l'enseignement grammatical tardif.

Il ressort que la préface d'Aviénus propose des parcours mentaux qui trahissent l'influence des grammairiens, de leur enseignement et de leurs techniques, tant dans les concepts que dans le lexique. Ce faisant, le poète se met en scène tourné vers le passé – Térence et Virgile expliqués par les *grammatici* – à partir d'un point précis qui est l'univers mental produit par l'enseignement, et donc le goût, du 4^e siècle romain.

3. Retour aux sources : les sentiers de l'émulation

Aviénus nomme une partie de ses sources, ce qui est très rare dans les préfaces des *grammatici* autant que dans celles des poèmes didactiques (mais fréquent dans la comédie de Térence, cf. *supra*). Parmi ces sources, une dissymétrie apparaît objectivement entre la seule source latine (Salluste) et les

²⁰ Cf. Servius 4,427,23 K ; *Aen.* 1,1 ; 176 ; 450, etc.

²¹ Cf. *legimus* chez Charisius 24,13 ; 131,3 ; 166,27 B, etc. ; Diomède 1,366,4-23-29 K, etc. ; Servius 4,430,28-32 ; 432,9-22-23-28 K, etc.

²² Sur ces phénomènes, cf. en dernier lieu Guillaumin 2019, p. 71-73 ; González Ponce 1993 estimait plutôt qu'il s'agissait de formes archaïques des noms propres, par fidélité à des sources anciennes.

²³ Cf. Servius, *Aen.* 1,550 ; cf. *Aen.* 1,343 ; 1,535 ; 2,417 ; 3,475, etc.

²⁴ Cf. par exemple Müller 1894, p. 488-498.

onze sources grecques ; mais elle est compensée, dans la linéarité du texte, par le développement qu'en fait l'auteur, avec sept vers pour Salluste et neuf vers pour les Grecs, dans un contraste fort : au premier une place concrètement plus importante, aux autres l'effet de masse. En outre, les vers 33-50 qui contiennent ces références sont, matériellement, au cœur de la préface (v. 1-79) et en constituent le centre de gravité et, par métaphore, le fond (cf. 4.1).

3.1. *Le chemin de l'identification : portrait de l'auteur en Salluste*

La première source et la plus développée est latine, et c'est un historien. Or, le premier trait que l'auteur présente de Salluste est sa recherche des sources sûres (v. 35 *praeiudicatae auctoritatis ducier*) pour dire la vérité qui le caractérise : il constitue donc une source intermédiaire²⁵. Le terme *ueritatis* (v. 39, cf. *infra*) est d'autant plus important et paradoxal qu'il affirme comme véridique un auteur qui, précisément, n'a pas visité la mer d'Azov : en guise de vérité, c'est en fait la *probabilis fides* du v. 3. Salluste est véridique car il s'appuie sur des sources qui le sont : sa situation, en somme, est exactement celle d'Aviénus qui s'appuie sur des sources elles aussi présentées comme d'autant plus sûres qu'elles sont anciennes (v. 40-41). On est en droit, dès lors, de se demander si l'éloge de Salluste ne cache pas, par une mise en abyme, un autoportrait idéalisé du poète. De fait, les qualités prêtées à l'historien ne sont guère – la vérité mise à part – des qualités spécifiques de prosateur, mais plutôt de poète : la description (v. 37 *descriptionem*), l'image (v. 38 *imaginem*) qu'on met sous les yeux (v. 39 *in obtutus*) sont justement des topos du commentaire poétique, plus précisément de l'ecphrasis²⁶ ; le terme *expressor* renvoie à une notion et une famille de mots elles aussi fréquentes dans les commentaires²⁷ ; *stylus* est également un terme technique de grammairien²⁸.

Par ailleurs, le concept contenu dans le terme *efficax* valorisant Salluste (v. 38) renvoie au refus de l'*inefficaciter* par Aviénus au v. 21 et crée un effet de miroir entre les deux auteurs. La *ueritas* (v. 39) est certes une problématique historique, mais aussi virgilienne et épique (un commentaire comme celui de Servius ne cesse de justifier la véracité du poète). Enfin, le *lepor linguae* (v. 40) est une caractéristique avant tout poétique : si Cicéron aborde certes le concept de l'écriture historique (*l'istoria ornata*)²⁹, sa définition ne s'applique en rien au style de Salluste et surtout, à la même époque, cette notion est un des éléments

²⁵ Livre 3 des *Histoires*, selon toute vraisemblance.

²⁶ Cf. Servius, *Aen.* 1,147 ; 159 ; 286 ; 499 ; 2,268, etc. ; sur les rapports avec la peinture, cf. Servius, *Aen.* 1,461 ; 464 ; 483 ; 491, etc.

²⁷ Cf. Servius, *Aen.* 1,228 ; 417 ; 506 ; 520 ; 2,503 ; 724 ; 3,718, etc.

²⁸ Servius, *Aen. Praef.* 4,1 ; 8,493 ; *B.* 1,2 ; 1,8, etc.

²⁹ Cf. par exemple Cizek 1988.

constitutifs de la poésie néotérique, en particulier celle de Catulle³⁰. Apparaissent ainsi des enjeux poétiques avec un estompage des barrières génériques caractéristique du 4^e siècle, y compris celles de la prose et de la poésie. Inversement, Aviénus limite les allusions à sa propre poésie (v. 6 *carmine* ; 28 *Musa*), tandis que l'emploi de termes non spécifiques (par exemple v. 41 *commentariis* pour désigner, entre autres, des poèmes didactiques ; 72 *uolumine* ; 76 *opusculi*) rapproche son poème de la prose dans son auto-représentation.

Enfin, il faut noter que le choix exclusif, comme source latine explicite, de Salluste se fait au détriment d'un autre auteur qui avait traité d'un sujet parallèle : son contemporain Varron. On connaissait encore au 4^e siècle son ouvrage sur l'*Ora maritima*, cité plusieurs fois par Servius. Certes, étant donné que nos connaissances de ce livre se limitent à des allusions, on ne peut affirmer qu'il traitait aussi de la mer d'Azov, pour laquelle Salluste était expressément cité ; mais Varron se prêtait mieux, comme source « réelle », à une description des rivages méditerranéens, qui est le sujet effectif du poème d'Aviénus. La raison de cette préférence tient là encore au milieu intellectuel du poète : s'il fait de Salluste un modèle de style et de méthode, c'est d'abord parce que ce dernier faisait partie du corpus des auteurs scolaires et même du « quadrigé » d'Arusianus à la fin du 4^e siècle, en compagnie de Virgile, Térence et Cicéron. Il est l'un des *auctores* les plus prestigieux, alors que Varron, source érudite mais peu littéraire, n'en fait pas partie *stricto sensu*. On en revient à l'influence grammaticale : le choix de Salluste et non de Varron est en soi un positionnement littéraire, qui consacre la primauté du style et de la forme sur le contenu. Par ailleurs, en soulignant la méthode de Salluste autant que son style (prendre appui sur une *praeiudicatae ... auctoritatis*), Aviénus peaufine sa projection comme nouveau Salluste.

3.2. Sources et centre

Après l'unique source latine, Aviénus cite les sources grecques revendiquées – on sait depuis longtemps qu'il en fait un certain nombre, dont Denys et Eratosthène³¹. Elles sont au nombre de 11 (v. 42-50) et créent un effet de masse qui souligne une connaissance et une disponibilité remarquables du grec en cette période – à supposer que l'auteur ait effectivement disposé de tous ces textes en version originale. Après avoir fait l'éloge du style de Salluste, Aviénus ne dit quasiment pas un mot du style de ces auteurs, à l'exception notable d'un autre historien, Thucydide, « grande gloire de l'éloquence » (v. 49-50), qui termine la liste avec une gradation à la fois sémantique et métrique (un vers et demi pour cet auteur, soit plus que pour les dix autres). Pourtant, c'est à lui-même qu'il lance un défi stylistique d'envergure : non seulement il fait tenir les 11 noms propres de source en 9 vers, mais il y ajoute 11 adjectifs propres pour caractériser ces

³⁰ Cf. Bellandi 2007.

³¹ Voir par exemple von Christ 1868, p. 155-165 ; plus récemment, Wolff 2014.

auteurs (voir 3.3. *infra*). Si Aviénus a pu s'inspirer de listes d'auteurs qu'il pouvait lire dans ses propres sources³², la multitude des sources et la richesse en noms propres font de ce passage, dans cette préface précisément, un lieu central à la fois par rapport à ce qui précède – Salluste, seul représentant latin – mais aussi par rapport à ce qui suit. En effet, les vers 51-71 sont, à l'inverse, très pauvres en noms propres, avec seulement – outre le nom du dédicataire Probus (v. 51) – ceux du point de départ de la description (v. 54-55 *Tartessio / Atlanticisque*) et ceux du point d'arrivée (v. 69 *Scythicum ... Euxini*). Entre les deux, il n'y en a pas, ce qui crée un contraste fort avec deux explications possibles.

D'une part, l'annonce du contenu de l'ouvrage, entre Tartessos et la Scythie (v. 52-67), a une portée générique et méthodologique : l'auteur présente les types de lieux, détroits, fleuves, montagnes, bras de mer, sans en nommer aucun pour ne pas sortir d'un cadre général par des précisions de localisation qui viendraient interrompre l'accumulation de termes géographiques censés s'appliquer n'importe où. Or, il aurait très bien pu donner un aperçu des côtes parcourues en une sorte de sommaire, mais il ne l'a pas fait et la raison tient peut-être à la nature de la préface et à l'accumulation précédente de noms propres. Il n'est pas encore dans le monde réel et linéaire de l'ouvrage géographique, mais dans les chemins théoriques et un peu tortueux de la préface.

De plus, ce qui constitue peut-être le véritable itinéraire de la préface – en tout cas un itinéraire *bis* – vient d'être donné avec cette liste de 22 noms propres de sources grecques. À travers ces noms, ce n'est pas seulement une *descriptio fontium* qui se fait jour sous nos yeux (*in obtutus* !), mais une *locorum formula* des plus particulières, car ces sources sont aussi un centre : ce sont des noms propres grecs et des localités du monde grec, avec une référence à la Grande Grèce (*Thurius*), une à la Sicile (*Siculus*), quelques-unes à l'Asie Mineure (*Milesius* ; *Carynadaeus* ; *Sige*), et surtout au cœur battant de la Grèce classique, avec les îles (Lesbos, Samos, Rhodes) et principalement Athènes, présente trois fois. N'y manquent que les grands centres hellénistiques comme Alexandrie, et ce n'est peut-être pas un hasard, car ils décentreraient le paysage ainsi formé, celui du centre d'un certain monde, ou plutôt d'une partie du *mare nostrum* – la Mer Egée – à peu près à égale distance sur le chemin entre l'Espagne et la Scythie, le tout au centre de la préface. Comme un hommage à l'éclat culturel de la Grèce classique³³, Aviénus trace dans ces noms propres, qui sont aussi des référents géographiques, une carte de la *paideia*, avec pour centre Athènes. L'adverbe *istic* (v. 42) représente à la fois le poème à venir, doté de son contenu informatif, et la préface comme objet de lecture. En somme, à travers la double présence des anthroponymes et des toponymes, ce sont deux itinéraires culturels que ces noms propres inscrivent et proposent au lecteur.

³² Comme le pseudo-Scymnos, v. 114-127, cf. Marcotte 2000, p. 92-93 et 155-156.

³³ Cf. Guillaumin 2020, p. 324-326.

Cette liste de noms, par ailleurs, recoupe les chemins du passé – tous ces auteurs sont antérieurs à Salluste – et de la dialectique du dévoilement (cf. 4. *infra*). De fait, Aviénus fait montre de son savoir et de son érudition en accumulant des noms dont il ne pouvait attendre qu'ils soient tous connus de son dédicataire ou du lecteur-type – c'est même plutôt le contraire, car il balise finalement avec soin les deux auteurs qu'il estime sans doute les plus connus et qui terminent la liste : Thucydide, qui seul a droit à un vers et demi des plus élogieux, et Hérodote, dont le nom est renforcé par le seul déterminant de la liste (49 *ipse*) ; il s'agit des deux auteurs dont Probus a pu ou dû entendre parler et, comme Salluste, ce sont des historiens plus que des géographes.

3.3. *L'épopée au détour du chemin ?*

La brillante liste de ces noms – qu'ils désignent ou non des sources effectivement exploitées – rejallit sur l'auteur qui a su prendre la peine (*sudor, labor*) de réunir des sources mal aisément accessibles à Rome et de les comprendre pour enfin les intégrer au texte de Salluste. Mais la portée de cette liste ne concerne pas que le fond érudit ou des effets d'annonce. Elle implique également la forme. Il faut bien voir que ces 22 noms et adjectifs propres en neuf vers constituent un tour de force poétique, d'autant plus en sénaires iambiques : ils croisent ainsi un axe déjà vu, celui de l'altérité générique, non plus celle de la comédie mais celle de la grande poésie. En effet, on touche ici à la technique du catalogue, volontiers épique et donc en vers dactyliques, qu'on relève dès les premières œuvres grecques, comme chez Homère, par exemple avec le début du catalogue des armées grecques (*Iliade* 2,494-508), avec justement de nombreuses données géographiques :

Βοιωτῶν μὲν Πηνέλεως καὶ Λήϊτος ἦρχον
 Ἀρκεσίλαός τε Προθοῖνων τε Κλονίος τε,
 οἳ θ' Ὑρίην ἐνέμοντο καὶ Αὐλίδα πετρήεσσαν
 Σχοῖνον τε Σκῶλόν τε πολύκνημόν τ' Ἐτεωνόν,
 Θέσπειαν Γραϊάν τε καὶ εὐρύχορον Μυκαλησσόν,
 οἳ τ' ἄμφ' Ἄρμ' ἐνέμοντο καὶ Εἰλέσιον καὶ Ἐρυθράς,
 οἳ τ' Ἐλεῶν' εἶχον ἠδ' Ὑλην καὶ Πετεῶνα,
 Ὠκαλέην Μεδεῶνά τ' εὐκτίμενον πτολίεθρον,
 Κώπας Εὐτρησίν τε πολυτρήρωνά τε Θίσβην,
 οἳ τε Κορώνειαν καὶ ποιήενθ' Ἀλίαρτον,
 οἳ τε Πλάταιαν ἔχον ἠδ' οἳ Γλισᾶντ' ἐνέμοντο,
 οἳ θ' Ὑποθήβας εἶχον εὐκτίμενον πτολίεθρον,
 Ὀγχηστόν θ' ἱερὸν Ποσιδήϊον ἀγλαὸν ἄλσος,
 οἳ τε πολυστάφυλον Ἄρνην ἔχον, οἳ τε Μίδειαν
 Νῖσάν τε ζαθέην Ἀνθηδόνα τ' ἐσχατόωσαν

« Pénélee, Léitus, Arcésilas, Prothoénon et Clonios commandent aux Béotiens. Les uns habitaient Hyrie, l'Aulide couverte de rochers, Schénos,

Schole, Etéone aux nombreuses collines, Thespie, Graïa, et les vastes plaines de Mycalèse. Les autres demeuraient autour d'Harma, d'Ilèse et d'Erythre. Plusieurs occupaient Eléone, Hylé, Pétéon, Ocalée, la superbe Médéon. Copal, Eutrésis, Thisbé abondant en colombes, Coronée, la verdoyante Haliarte, Platée, Glisente, la superbe Hypothèbes et la sainte Oncheste où s'élève le bois sacré de Neptune. Quelques autres cultivèrent les champs d'Arna couverts de signes fertiles, ou se fixèrent à Midée, à la divine Nisa et à Anthédon, située aux confins de la Béotie. » (Trad. Baresté)

Hésiode pratique également cette technique, par exemple le catalogue des Néréides (*Th.* 240-263 (ici 243-263)).

Πλωτώ τ' Εὐκράντη τε Σαώ τ' Ἀμφιτρίτη τε
 Εὐδώρη τε Θέτις τε Γαλήνη τε Γλαύκη τε
 Κυμοθόη Σπειώ τε Θόη θ' Ἀλίη τ' ἐρόεσσα 245
 Πασιθέη τ' Ἐρατώ τε καὶ Εὐνίκη ῥοδόπηχης
 καὶ Μελίτη χαρίεσσα καὶ Εὐλίμηνη καὶ Ἀγαυή
 Δωτώ τε Πρωτώ τε Φέρουσά τε Δυναμένη τε
 Νησαίη τε καὶ Ἄκταιή καὶ Πρωτομέδεια
 Δωρίς καὶ Πανόπεια καὶ εὐειδῆς Γαλάτεια 250
 Ἴπποθόη τ' ἐρόεσσα καὶ Ἴππονόη ῥοδόπηχης
 Κυμοδόκη θ', ἥ κύματ' ἐν ἠεροειδέϊ πόντῳ
 πνοιᾶς τε ζαέων ἀνέμων σὺν Κυματολήγῃ
 ῥεῖα πρηῖνει καὶ ἐυσφύρω Ἀμφιτρίτη,
 Κυμώ τ' Ἠιόνη τε ἐυστέφανός θ' Ἀλιμήδη 255
 Γλαυκονόμη τε φιλομμειδῆς καὶ Ποντοπόρεια
 Ληαγόρη τε καὶ Εὐαγόρη καὶ Λαομέδεια
 Πουλυνόη τε καὶ Αὐτονόη καὶ Λυσιάνασσα
 Εὐάρνη τε φηῖν τ' ἐρατὴ καὶ εἶδος ἄμωμος
 καὶ Ψαμάθη χαρίεσσα δέμας δῆη τε Μενίππη 260
 Νησώ τ' Εὐπόμπη τε Θεμιστώ τε Προνόη τε
 Νημερτής θ', ἥ πατρὸς ἔχει νόον ἀθανάτοιο.

« Proto, Eucranté, Sao, Amphitrite, Eudore, Thétis, Galène, Glaucé, Cymothoé, Spéio, Thoé, la charmante Halie, la gracieuse Mélite, Eulimène, Agave, Pasithée, Érato, Eunice aux bras de rose, Doto, Proto, Phérusa, Dynamène, Nésée, Actée, Protomédie, Doris, Panopée, et la belle Galathée, et l'aimable Hippothoé, Hipponoé aux bras de rose, Cymodocé qui, avec Cymatolège et la légère Amphitrite, apaise d'un mot les vagues courroucées de la sombre mer et le souffle furieux des vents ; Cymo, Eioné, Halimède à la brillante couronne, Glauconôme au doux sourire, Pontoporie, Leïagore, Évagore, Laomédie, Polynôme, Autoané, Lysianasse, Évarné, dont le port est aimable et la beauté parfaite, Psamathée si remplie de grâce, la divine Ménippe, Néso, Eupompe, Thémisto, Pronoé, Némertès enfin, qu'anime l'esprit véridique de son immortel père. » (Traduction Patin)

La liste onomastique prend ainsi un air d'archaïsme. Plus consciemment peut-être, Aviénius s'y mesure avec des modèles latins³⁴, et plus spécifiquement

³⁴ Cf. l'étude de Kyriakidis 2007.

virgiliens : les mêmes Néréïdes apparaissent dans l'épyllion d'Aristée au livre 4 des *Géorgiques* (334-344) :

Eam circum Milesia uellera Nymphae
carpebant hyali saturo fucata colore, 335
drymoque Xanthoque Ligeaque Phyllodoceque,
caesariem effusae nitidam per candida colla,
Nesae Spioque Thaliaque Cymodoceque,
Cydippeque et flaua Lycorias, altera uirgo,
altera tum primos Lucinae experta labores, 340
Clioque et Beroe soror, Oceanitides ambae,
ambae auro, pictis incinctae pellibus ambae,
atque Ephyre atque Opis et Asia Deiopea
et tandem positis uelox Arethusas sagittis.

« Près d'elle ses nymphes filaient les toisons de Milet, aux teintes verdoyantes : c'étaient Drymo, Xantho, Ligée, Phyllodoce, dont les beaux cheveux tombaient épais sur leurs blanches épaules ; Nésée, Spio, Thalie, Cymodocé, Cydippe et la blonde Lycorias, l'une encore vierge, l'autre qui pour la première fois avait connu les douleurs de Lucine ; Clio et sa sœur Béroé, toutes deux filles de l'Océan, toutes deux vêtues de peaux bigarrées que retenaient des agrafes d'or ; Éphyre, Opis, Déjopée fille d'Asius, et l'agile Aréthuse qui venait de déposer l'arc et les flèches. » (Traduction Nisard)

De même, dans le catalogue des ennemis des Troyens, même s'il n'imité pas systématiquement la technique d'Homère, Virgile accumule volontiers les noms propres (*Aen.* 7,706-717) :

Ecce Sabinorum prisco de sanguine magnum
agmen agens Clausus magnique ipse agminis instar,
Claudia nunc a quo diffunditur et tribus et gens
per Latium, postquam in partem data Roma Sabinis.
una ingens Amiterna cohors priscique Quirites, 710
Ereti manus omnis oliuiferaeque Mutuscae;
qui Nomentum urbem, qui Rosea rura Velini,
qui Tetricae horrentis rupes montemque Severum
Casperiamque colunt Forulosque et flumen Himellae,
qui Tiberim Fabarimque bibunt, quos frigida misit 715
Nursia, et Ortinae classes populique Latini

« Voici venir, à la tête d'une troupe nombreuse, Clausus, de l'antique race des Sabins ; lui seul vaut une armée. C'est de lui que sortent et la famille et la tribu Claudienne, encore aujourd'hui répandue par tout le Latium, depuis que Rome a associé les Sabins aux droits de ses enfants. Sous ses ordres marchaient les cohortes d'Amiterne, des Cures, pères des Quirites romains, d'Érétum, de Mutusca féconde en oliviers ; les peuples qui habitent Nomente, les humides campagnes du Vélino, les rochers affreux de Tétrica, le mont Sévère, les champs de Caspérie et de Forule ; ceux qui boivent les

eaux de l'Himelle, du Tibre et du Fabaris ; ceux qu'ont envoyés la froide Nursie, le pays d'Horta, les cités Latines » (traduction Nisard)

Ou encore, avec le pronom de lieu *hic*, la fin de l'écphrasis décrivant le bouclier d'Enée (*Aen.* 8,724-728) :

*hic Nomadum genus et distinctos Mulciber Afros,
hic Lelegas Carasque sagittiferosque Gelonos* 725
*finxerat ; Euphrates ibat iam mollior undis,
extremique hominum Morini, Rhenusque bicornis,
indomitique Dahae, et pontem indignatus Araxes.*

« Ici Vulcain avait représenté les Nomades, et les Africains à la robe flottante ; là les Lélèges, les Cariens, et les Gélonos qui portent l'arc. L'Euphrate soumis coulait plus mollement ; on voyait les Morins venus des extrémités de la terre, le Rhin à la double corne, les Dahes jusqu'alors indomptés, et l'Araxe indigné du pont qui l'enchaîne. » (Traduction Nisard)

On pourrait y adjoindre des listes moins épiques, mais qui jouent leur rôle de catalogues, avec systématiquement un nom propre accompagné d'un toponyme, par exemple celui de la priapée 75, qui cumule 29 noms propres en 14 hendécasyllabes³⁵ :

*Dodone tibi, Iuppiter, sacrata est,
Iunoni Samos et Mycena dities,
undae Taenaros aequorisque regi ;
Pallas Cecropias tuetur arces,
Delphos Pythius, orbis umbilicum,
Creten Delia Cynthiosque colles,
Faunus Maenalon Arcadumque siluas ;
tutela Rhodos est beata Solis,
Gades Herculis umidumque Tibur ;
Cyllene celeri deo niuosa,
tardo gratior aestuosa Lemnos ;
Hennaeae Cererem nurus frequentant,
raptam Cyzicos ostreosa diuam,
formosam Venerem Gnidos Paphosque. (75)*

« Dodone t'est consacrée, Jupiter, à Junon ce sont Samos et la riche Mycènes, au maître des mers les eaux de Ténare ; Pallas garde les citadelles de Cécrops, le dieu Pythien, Delphes, centre du monde, la déesse de Délos, la Crète et les collines du Cynthe, et Faunus, le Ménale et les forêts arcadiennes ; Rhodes la fortunée est la protégée du Soleil, Cadix et l'humide Tibur, celles d'Hercule ; le dieu rapide préfère Cyllène l'enneigée, et le dieu

³⁵ On sait, par une imitation d'Ausone au début de la *Bissula*, que les *Priapées* étaient encore connues à Rome au 4^e siècle, à l'époque d'Aviénus ; cela dit, la priapée 75 peut aussi s'inspirer de l'ode 1,7 d'Horace, qui énumère un certain nombre de villes.

lent, la chaude Lemnos ; les femmes d'Henna célèbrent Cérès, Cyzique riche en huîtres, la déesse enlevée, Cnide et Paphos, la belle Vénus. »³⁶

La liste évoque donc, dans la mémoire culturelle du lecteur, plus que d'éventuels modèles grecs d'Aviénus, des passages plus récents, qu'il connaît mieux, qui sont tous poétiques et qui relèvent majoritairement de l'épopée et de la métrique dactylique³⁷ : le mérite du poète est alors d'avoir adapté la technique à la poésie iambique tout en se mesurant à des schémas de la grande poésie. L'effet du catalogue est de provoquer ainsi un ennoblissement des sources, avec des connotations épiques et volontiers archaïques.

4. Les chemins du mystère

Tout au long de sa préface, Aviénus insiste sur le mystère du savoir et lui confère une dimension qui prend des allures de mysticisme et d'initiation secrète.

4.2. *Eloge de la verticalité*

Si certains termes expriment logiquement, dans un poème géographique, l'horizontalité des terres lointaines (v. 4 *extima* ; 55 *procul* ; 59 *longe* ; 64 *late* ; on ajoutera volontiers *aequor* (v. 33 ; 52 ; 53 ; 6 ; 69), par son sens étymologique ou encore *marmor* (70)), l'annonce méthodologique du contenu propose une approche avant tout verticale de l'*Ora maritima*, qui accompagne ainsi l'expression d'une verticalité plus spirituelle et dédouble celle, temporelle, qui remontait d'Aviénus jusqu'aux sources grecques archaïques, en passant par Salluste.

Toute une série de termes exprime ainsi la hauteur (ainsi 57 *prominentia* ; 59 *iuga* ; 60 *celsae*, etc.) et la profondeur (53 *caua* ; 62 *gurgitem*, etc.). Mais ces mots se distribuent, en plus, d'une manière récurrente en alliant les deux directions ; par exemple, les vers 52 et 53 se terminent par des termes antinomiques (52 *attolitur* ; 53 *caua*, auquel il convient d'ajouter *hiantis* au début du v. 54) ; aux v. 59-62, les sommets (59 *iuga*), les hautes (60 *celsae*) villes et les sources (61 *ortus*) des fleuves cèdent la place à un mouvement descendant (61 *effuderit* ; 62 *prona*) qui mène dans le gouffre de la mer (62 *gurgite*) ; en 66-67, l'expression très marquée de la hauteur (66 *alti uerticem montes leuent*) se poursuit par celle de la profondeur (67 *gurgitis*) ; aux v. 69-70, c'est le contraire : on part du fond (69 *profundum*) pour s'élever au-dessus de la surface (70 *tument*). Ces mouvements ascendants et descendants se trouvent dans la partie de la

³⁶ Voir Michalopoulos 2017.

³⁷ Voir par exemple une étude de l'influence de Virgile ailleurs dans le poème chez Guillaumin 2019, p. 81-83.

préface qui décrit de façon générique les sites à venir et qui suit la liste des sources. Or, cette dernière, à travers les noms topographiques, décrivait une carte en deux dimensions : lui succède donc, avec l'expression de la verticalité, des paysages en trois dimensions, au demeurant cohérents avec une grande part de la géographie méditerranéenne. Qui plus est, cette partie descriptive est elle-même suivie de la conclusion de la préface, qui reprend, cette fois métaphoriquement, la même expression de la verticalité en mouvement (v. 76 *altius* ; 77-78 *per intimum ... conde*) : le savoir voyage ainsi d'un espace profond et caché (v. 79 *eruta ex auctoribus*) pour atteindre un autre espace similaire, dans l'esprit de Probus : nous avons là tous les éléments d'une initiation.

4.2. La voie de l'initié

De fait, le mouvement vertical est celui du savoir, et la connaissance prend des allures de mystère et d'initiation – au sens antique – qu'on retrouve sporadiquement au fil de la préface. Aviénus présente ainsi son savoir comme un carrefour de l'intérieur, du secret et de la transmission. Ainsi, le v. 11 consacre le « narrateur » comme le chaînon dans la transmission, vers important avec seulement trois mots – ce qui est exceptionnel : *acceperam* (qui désigne une étape antérieure, où le narrateur était à la place de Probus), *lectione* (terme ambigu, qui peut désigner la lecture, le livre ou même la « cueillette » métaphorique d'informations, mais qui renvoie de toute façon à un savoir livresque) et *secretiore* (l'image du secret qui donne du prix à un savoir difficilement accessible). Il y a là tous les éléments d'une initiation plus ou moins métaphorique, qu'Aviénus a pu emprunter aux préfaces de Sénèque dans les *Questions naturelles*³⁸. Ce savoir est d'ailleurs exprimé par des termes qui tous renvoient à ce qui est caché (v. 17 *rerum abdita* ; 22 *secreta rerum* ; 23 *profunda* ; 79 *eruta* ; il faut d'ailleurs y « pénétrer » (5 *subii*, avec initialement l'action de se baisser contenue dans *sub-*). La verticalité basse – en profondeur – induite par ce lexique fait référence aux trésors enterrés ou aux mines de métaux et de pierres précieuses. Et la destination de ces richesses est un autre intérieur, celui de Probus (v. 20 *cordi* ; 77-78 *intimum iecur*). Tout concourt à la mise en scène d'une transmission secrète, d'où l'importance accordée à la *ueritas* (v. 39).

Mais entre le point d'origine et la destination finale, le savoir est mis à jour à travers la dialectique du dévoilement des objets cachés, qui doivent d'abord atteindre la lumière mentale (v. 6 *claresceret*), être exposés (v. 78 *prolata*) par une forme d'exhumation (v. 22 *effundere* ; 74 *aperta* ; 79 *eruta* ; 28 *promeret*). Cette révélation – presque une « annonce à Probus » – s'appuie (v. 78 *fulcit*) sur des fondements moraux. Dans une dialectique de l'initiateur et de l'initié, à travers deux portraits en négatif, le premier doit se montrer à la fois circonspect

³⁸ Sénèque, *QN* 1, *Praef.* 3 : *sed cum secretiora eius intraui* ; 3, *praef.* 1 : *et causas secretaque eius eruere atque aliis noscenda producere* ; cf. Santini 1992, p. 944-945.

(le *quaesisse* ... *saepe* du v. 1 implique que le narrateur a tout aussi souvent refusé d'accéder à la demande) et généreux (v. 5 *libenter* ; 29 *dare* ... *non parci*), compatissant (v. 13 rejet du *duri*) et civilisé (13 rejet de l'*agrestis*) : il représente le stade évolué de l'humanisation induite par le savoir, et même atteint l'âge où il est temps de le transmettre (c'est ainsi qu'on peut comprendre *prolixa die* du v. 7). Mais des restrictions apparaissent, car la transmission dépend aussi de l'initié, qui doit se montrer à la hauteur sous peine d'être un chaînon stérile (v. 21 *inefficaciter*) qui mettrait fin à la transmission. Aussi le portrait de Probus correspond-il à ce disciple idéal³⁹ : il est doué de mémoire (v. 21 *memor*) et de ténacité (v. 22 *tenax*)⁴⁰, intelligent (v. 19 *capax*) et enfin *sequax* (v. 23), c'est-à-dire capable de préserver la *fides* et donc de la transmettre à son tour. En particulier, Probus a prouvé sa motivation par sa constance dans son projet (v. 1 *saepe* ; 18 *semper*) et sa volonté d'apprendre (v. 1 *quaesisse* ; 6-27 *desideratum* ; 32 *interrogasti* ; 25 *efflagitatam*). Il participe à la dialectique de l'initiation grâce à son « cœur grand ouvert » (v. 18 *patuli pectoris*) et à travers la métaphore de la « soif » de connaissances (v. 19 *sitim* ; 17 *faucibus*). Si l'usage de métaphores est courant dans les préfaces tardo-antiques⁴¹, celle-ci est double, car à la « soif » s'ajoute la profondeur intérieure de Probus, exprimée par les verbes *hausisse* (v. 18) et *hiantibus* (v. 17) : l'initié devient ainsi une autre forme de *gurgis* où le savoir sera à l'abri.

Probus saura ainsi tenir les promesses de son nom : si l'on s'est appliqué à identifier le destinataire⁴², il ne faut pas perdre de vue la dimension signifiante de son nom. Le personnage, à travers toutes ses qualités, s'identifie à l'honnêteté exprimée par son nom *probus* « honnête » ; il a également, comme on l'a dit, « fait ses preuves » (latin *probare*) et se montre digne de la transmission / initiation : on pourrait même, en forçant un peu le texte, relire dans le début « toi qui es honnête par ton cœur et ton esprit » (v. 1-2 *probē / animo atque sensu*)⁴³. On pourrait également songer à un jeu de mots avec l'adverbe *probē* (la place finale du mot dans le vers neutralise la quantité), qu'on trouve fréquemment par exemple chez Plaute et Térence : « ... que tu as souvent demandé, bien à propos... ». Les termes *intimati* (v. 21) et *intimatio* (v. 74), s'ils désignent bien la connaissance transmise, évoquent évidemment, par paronomase, l'intériorité du savoir et sa protection dans l'*intimum iecur* du v. 77.

³⁹ Santini 1992, p. 942.

⁴⁰ Cf. Diomède 1,299,18-19 K : *superest ut singula recolendo memoriae tenaci mandentur...*

⁴¹ Diomède commence ainsi la dédicace de sa grammaire à Athanasius par une métaphore du fer et de l'enclume (1,299,2-3 : *sub incude litteraria dociliter procedendo...*) ; le summum de la métaphore – et du mauvais goût – se trouve dans la préface en prose de l'*Anthologie latine* (7 R), qui mêle fond de sac et croassement de grenouilles.

⁴² Cf. Soubiran 1981, p. 9-11.

⁴³ Dans le même esprit, la paronomase avec *Probe* (v. 1) contenue dans *probabili fide* (v. 3) connote un sens second pour cette expression : « avec une certitude digne de Probus ».

4.3. Au nom du père : le chemin de la filiation

Aviénus représente donc la transmission du savoir avec des termes et des concepts empruntés à l'intense activité spirituelle et religieuse du 4^e siècle – on songe au christianisme sous toutes ses formes, mais aussi aux autres cultes à mystères ou à initiation comme le mithraïsme, la religion isiaque, les mouvements gnostiques, etc. Il emprunte en particulier des images et des schémas aux discours et aux pratiques religieuses⁴⁴ : l'insistance sur la dimension écrite du savoir (v. 9 ; 11 ; 16 ; 41 ; 71-72 ; 76 ; 79) semble constituer une allusion au christianisme ; la représentation de la verticalité est caractéristique de la plupart des mouvements religieux du 4^e siècle ; mais, plutôt que le christianisme, le néo-platonisme ou les mouvements gnostiques qui, sous influence manichéenne, opposent un « ciel » bon à une vie terrestre mauvaise, l'image du trésor caché sous terre évoque plutôt le mithraïsme, dont le culte était pratiqué dans une salle close reproduisant une *spelunca* (« grotte »), souvent en sous-sol (le *mithraeum*).

C'est peut-être à la lumière de l'initiation et de la spiritualité qu'on peut réévaluer les liens de parenté évoqués par Aviénus : tout en restant flou sur leurs liens familiaux (v. 15 *sanguinis uinculo*)⁴⁵, il précise que Probus lui tient lieu d'enfant (v. 14 *liberum ... loco*), que lui-même se sent habité par les devoirs d'un père (v. 26 *parentis ... officium*) et que ses sentiments sont forts à l'égard de son presque-fils (v. 15 *amore* ; 51 *pars mei cordis*).

Il n'y a pas lieu de remettre en doute ces liens, mais, étant donné la vision quasi mystique du savoir qu'Aviénus met en scène dans sa préface, il est possible de réinterpréter la parenté réelle en parenté spirituelle, celle du couple maître/disciple, à une époque justement où les termes *pater* et *filius*, sous l'impulsion du christianisme et d'autres croyances, acquièrent cette dimension. Chez Egérie, par exemple, contemporaine d'Aviénus, on trouve plusieurs fois le terme *filia* par lequel un religieux s'adresse à la religieuse (*Per.* 1,19,5-11 ; 1,20,9-10-11-12) ; elle emploie également les termes familiaux *soror* ou *frater* dans un sens religieux (1,3,8 ; 1,10,3, etc.). Si elle n'utilise pas *pater* dans ce sens, la « parenté » mystique dans le rapport maître/disciple est bien attestée, au moins depuis Apulée (11,25,7 *complexus Mithram sacerdotem et meum iam parentem*), puis surtout en littérature chrétienne⁴⁶ ; mais on peut noter aussi que le dernier stade de l'initiation dans le mithraïsme était appelé *pater*⁴⁷.

Il y a donc, dans la présentation du poème, une dimension mystique et initiatique, dont il faut se demander quelle est la portée réelle, surtout chez un

⁴⁴ Voir par exemple Weber 1986 sur la tendance d'Aviénus à emprunter des conceptions philosophiques au christianisme.

⁴⁵ On notera qu'Ausone, contemporain d'Aviénus, joue sur des approximations similaires dans la représentation des liens familiaux, dans son recueil des *Parentales*, cf. Vallat 2018.

⁴⁶ Cf. *ThL* 10.1.681.3-682.74 (Kamptz).

⁴⁷ D'après le témoignage de Jérôme, *Epist.* 107,2,2.

auteur qui appartient aux cercles traditionalistes. On possède quelques parallèles plus ou moins contemporains d'Aviénus. Ainsi, de façon discrète, Servius évoque, dans la préface de son *Centimeter*, les *Musarum sacraria* et précise que « les divinités ne jouissent pas seulement de leur ciel, souvent elles sont entrées dans de modestes bois et sous de misérables toits de pauvres » (*non tamen caelo suo tantum perfruuntur, saepe humiles lucos ac uilia pauperum tecta subierunt*), avec une dimension méta-poétique assez nette (*tecta* = l'œuvre). On est loin de l'atmosphère de mystère d'Aviénus, mais il s'agit d'une évocation religieuse relativement sérieuse. Rien de sérieux, en revanche, dans la préface de la *Bissula* d'Ausone, qui n'hésite pourtant pas, dans la dédicace à Paulus, à user de la métaphore religieuse pour les vers dédiés à sa jeune esclave suève, tout en paraphrasant Martial et la première pièce des *Priapées* dans son premier poème⁴⁸. A l'opposé, plus ou moins à la même époque, dans les milieux philologiques s'installait la représentation de Virgile en « divin poète » : c'est ainsi que l'appelle le *Servius Danielis* (*Aen.* 3,349 ; 463) et Macrobe parle du « divin poème » (*Sat.* 1,24,13)⁴⁹. Si l'on ajoute (cf. 4.1) que Macrobe développe régulièrement la « profondeur » de Virgile⁵⁰, que le poète, « savant en tout domaine » (*Sat.* 1,16,12) et « digne de vénération »⁵¹ était *doctissimus* (*Sat.* 5,18,9 ; 5,22,9, etc.) et pouvait « cacher » (cf. 4.2) son savoir sous diverses formulations (*Sat.* 1,3,10 : *recondita atque operta ... significatione*), on retrouve là un parallèle majeur dans le culte métaphorique des belles-lettres⁵², qu'on retrouve parfaitement exprimé dans la bouche de Symmaque (*Sat.* 1,24,13) :

Sed nos, quos crassa Minerva dedecet, non patiamur abstrusa esse adyta sacri poematis, sed archanorum sensuum inuestigato aditu doctorum cultu celebranda praebeamus reclusa penetralia.

« Mais nous, qui ne pouvons nous satisfaire de ce savoir grossier, ne souffrons pas que les mystères du poème sacré restent dissimulés à nos yeux, mais, une fois pénétré l'accès aux sens cachés, offrons les sanctuaires dérobés à célébrer au culte des gens de savoir. »

Si Aviénus, qui dépend du même milieu intellectuel⁵³, insiste donc sur le rôle de l'initiation et sur la métaphore du mystère dans sa préface, c'est avant tout

⁴⁸ Ausone, *Biss. Praef.* : *Peruincis tandem et operta musarum mearum, quae initiorum uelabat obscuritas, quamquam non profanus, irrumpis, Paule carissime*, « Tu as vaincu, enfin, et les secrets de mes muses, que cachait l'obscurité des mystères, tu les pénètres, bien que tu ne sois pas un profane, très cher Paulus ».

⁴⁹ Cf. Lockhart 1959, p. 155-157.

⁵⁰ Macrobe, *Sat.* 3,2,7 : *profundam scientiam* ; 3,2,10 : *scientia profundus* ; 3,7,1 : *profunditate* ; 3,9,16 : *profunditatem*, etc.

⁵¹ *Sat.* 6,6,2 : *uates uenerabilis* ; déjà Columelle 10,2 : *uatis maxime uenerandi*.

⁵² Macrobe, plus jeune qu'Aviénus, appartient au même milieu intellectuel et traditionaliste.

⁵³ Cf. Raschieri 2010 ; 2013 ; Guillaumin 2019, p. 89-93.

pour célébrer le culte des muses, des lettres et des études libérales, avec en toile de fond la figure tutélaire de Virgile et l'adoration qu'il suscitait dans cette « poche de résistance » philologico-grammaticale.

5. Conclusion : le *recessus*, ou comment arpenter les chemins du passé

Dans le voyage immobile auquel nous convient les descriptions géographiques, la préface introduit un itinéraire préliminaire et intellectuel qui, à la fois, préfigure la suite, par le style et la métrique, mais aussi s'en démarque fortement par sa subjectivité, son refus de la linéarité et ses chemins intriqués. Elle part de topos préfaciaux bien attestés et, en même temps, en bifurque pour emprunter des routes qui mènent à d'autres parcours mentaux. Parmi ces derniers, l'auteur a choisi d'arpenter ceux de l'iambe latin et de ses modes d'expression que furent la comédie térentienne et la fable, les seuls genres iambiques à Rome à être dotés de préfaces dont on devine l'influence chez Aviénus. Dans cette lignée, il a également opté pour le chemin de l'archaïsme lexical, goût qui peut se comprendre à partir d'un prisme grammatical : les *grammatici* sont ici présents à la fois dans la lettre et dans l'esprit de leur enseignement, qui, en particulier, célèbre le passé. On a suivi également le chemin des sources revendiquées par l'auteur – toutes, de son temps, âgées d'entre 400 et 900 ans –, qui tracent un itinéraire supplémentaire au sein de la préface et pointent vers la Grèce déjà ancienne. On a entraperçu les trajets que constituent les phénomènes intertextuels en particulier stylistiques dans la technique du catalogue. On a parcouru enfin les chemins du secret et de l'initiation, la connaissance du fond du monde devant être conservée au fond du cœur. Toutes ces routes, pourtant parallèles, se croisent en permanence dans la préface et correspondent à un périple intérieur qui n'est pas soumis à la matérialité ni à la temporalité d'un cheminement progressif.

Il existe cependant un point de convergence de tous ces chemins, qui sert de direction et que je nommerai, faute de mot français exact, par le terme latin *recessus* : il s'agit d'un mouvement global de retrait – vers l'intérieur, vers la profondeur, l'origine, le secret, le cœur, mais aussi vers l'autrefois. C'est ainsi que prennent tout leur sens les références au passé, qu'elles soient explicites (les *uetustae paginae* des auteurs anciens nommément cités) ou implicites (Virgile, Térence) : cette préface est un voyage en Archaïe. Mais son point de départ est tout ce qu'il y a de contemporain : c'est l'époque et surtout le milieu d'Aviénus qui regardent vers le passé en s'émerveillant. Le poète est ancré dans l'espace mental des *grammatici* et, quels que soient les chemins qu'il emprunte sur la carte préfaciale, il y revient toujours, à travers la verticalité de la *uetustas*, à la fois profondeur cachée et transcendance du discours. Paradoxalement, le refus de la linéarité géographique dans la préface est un rejet de la linéarité temporelle, et l'attention portée au passé aboutit à l'affirmation d'une intemporalité du savoir

qui, aussi ancien qu'il puisse être, est toujours là si l'on sait entretenir sa transmission⁵⁴. Le passé reste présent et se trouve ainsi actualisé ; c'est autour de lui que s'organise la spatialisation de la préface et la problématique de la transmission et de son efficacité. Bien qu'initial, le chemin préfacial est un voyage aux sources et au cœur du savoir, qu'Avienus a valorisé autant qu'il a pu.

BIBLIOGRAPHIE

- ANTONELLI L. 1998, *Il periplo nascosto. Lettura stratigrafica e commento storico-archeologico dell'Ora maritima di Avieno*, Padova.
- BELLANDI F. 2007, *Lepos e pathos. Studi su Catullo*, Bologna.
- CAMERON A., 1967, « Macrobius, Avienus, and Avianus », *CQ* 17, p. 385-399.
- CIZEK E. 1988, « La poétique cicéronienne de l'histoire », *BAGB* (mars 1988), p. 16-25.
- CURTIUS O. 1956, *Littérature européenne et Moyen Age latin*, Paris (tr. fr.).
- DE NONNO M. 2017, « *Vetustas e antiquitas, veteres e antiqui* nei grammatici latini », in *Imagines antiquitatis. Representations, Concepts, Receptions of the Past in Roman Antiquity and the Early Italian Renaissance*, S. Rocchi, C. Mussini (eds.), Berlin/Boston, p. 213-248.
- DORFBAUER L.I. 2012, « Der Dichter und zweimalige Proconsul Postumius Rufius Festus 'signo' Avienus », *Mnemosyne* 65, p. 251-277.
- GONZÁLEZ PONCE F. J. 1993, « Sobre el valor histórico atribuible al contenido de *Ora maritima* : las citas de los iberos y de otros pueblos, como paradigma », *Faventia : Revista del Departament de Ciències de l'Antiguitat i de l'Edat Mitjana* 15, p. 45-60.
- 1995, *Avieno y el Periplo*, Écija.
- GUILLAUMIN J.-B. 2014, « Modalités et fonctions de la dédicace dans les textes techniques et encyclopédiques latins de l'Antiquité tardive », in *Pratiques latines de la dédicace. Permanence et mutations, de l'Antiquité à la Renaissance*, J.-C. Julhe (éd.), Paris, p. 329-367.

⁵⁴ Cf. Raschieri 2007 ; Guillaumin 2019 ; 2020.

- 2019, « Sources anciennes et lecteurs tardo-antiques : quelques réflexions sur le projet littéraire d'Aviénus dans l'*Ora maritima* », in *Il calamo della memoria. Riutilizzo di testi e mestiere letterario nella tarda antichità VIII*, Vanni Veronesi (ed.), Trieste, p. 65-99.
- 2020, « Géographie et mémoire dans l'*Ora maritima* d'Aviénus », in *La Mémoire en pièces*, A. Raffarin, G. Marcellino (éds.), Paris, p. 319-347.
- KYRIAKIDIS S. 2007, *Catalogues of Proper Names in Latin Epic Poetry. Lucretius – Virgil – Ovid*, Newcastle.
- LAGIOA A. 2017, « Alle soglie dei commentarii: dall'epistola prefatoria al prologus geronimiano », *Auctores nostri* 18, p.69-103.
- LOCKHART P.N. 1959, *The literary Criticism of Servius*, Ph. D., Yale.
- MARCOTTE D. 2000, *Les géographes grecs. Introduction générale, Pseudo-Scymnos*, Paris.
- MICHALOPOULOS Ch. N. 2017, « Catalogues in the Corpus Priapeorum », in *Classical Studies in Honour of Stratis Kyriakidis*, A.N. Michalopoulos, S. Papaioannou, A. Zissos (eds.), Newcastle, p. 320-346.
- MÜLLER L. 1894, *De re metrica poetarum Latinorum*, Leipzig.
- MURGIA Ch. E. 1970, « Avienus's supposed iambic version of Livy », *California Studies in Classical Antiquity* 3, p. 185-197.
- RASCHIERI A. A. 2007, « Da Avieno a Rutilio Namaziano: spettatori e poeti del mondo tardo-antico », *Cahiers du Centre Gustave Glotz* 18, p. 389-402.
- 2010, « Autore e pubblico in età tardo-antica: Avieno e i suoi lettori », *Pallas* 83, p. 331-341.
- 2013, « Poetic and religious traditionalism in Avienus : the prooemium of the *Aretea* », in *Poetic language and religion in Greece and Rome*, J.V. García, A. Ruiz (eds.), Newcastle, p. 282-292.
- SELTNER B. 2011, « The untiring pen : Avienus' construction of a voice », in *Il calamo della memoria : riutilizzo di testi e mestiere letterario nella tarda antichità* 4, L. Cristante, S. Ravalico (edd.), Trieste, p. 155-174.
- SANTINI C. 1992, « Il prologo dell'*Ora maritima* di Rufio Festo Avieno, II », in *Prefazioni, prologhi, proemi di opere tecnico-scientifiche latine*, C. Santini, N. Scivoletto (edd.), II, Roma, p. 935-947.

- SCHULTEN A. 1955, *Avieni ora maritima (Periplus Massiliensis saec. VI. a. C.) adiunctis ceteris testimoniis anno 500 a. C. antiquioribus*, Barcelone-Berlin (1^e édition 1922).
- SOUBIRAN J. 1981, *Avienus, Les Phénomènes d'Aratos*. Texte établi et traduit par J. Soubiran, Paris.
- VALLAT D. 2018, « Structures dynamiques et tropisme culturel dans les recueils épitaphiques d'Ausone », in *Ausone en 2015 : bilan et nouvelles perspectives*, É. Wolff (éd.), Paris, p. 301-318.
- 2019-2020, « Du lieu commun au lieu complexe : traditions poétiques et effets de structure dans la suite préfaciale de Luxorius », *Revue des études tardo-antiques, Supplément 8, Les « lieux » de l'épigramme latine tardive : vers un élargissement du genre*, L. Furbetta, C. Urlacher-Becht (éds.), p. 133-155.
- à paraître, « Méthodes grammaticales et auctorialités exégétiques dans le commentaire de Servius », in *Sicut commentatores loquuntur – Authorship and Commentaries on Poetry*, T. Kuhn-Treichel, S. Poletti, U. Tischer (eds.).
- VON CHRIST W. 1868, *Avien und die ältesten Nachrichten über Iberien und die Westküste Europa's*, München.
- WEBER D. 1986, « *Et nuper Avienus*. Religiöse Tendenzen in Aviens Phainomena-Übersetzung », *Eos* 74, p.325-335.
- WOLFF É. 2006, « Aviénus et la poésie didactique », in *Musa docta. Recherches sur la poésie scientifique dans l'Antiquité*, C. Cusset (éd.), Saint-Étienne, p. 363-376.
- 2014, « Le prologue de l'*Ora maritima* d'Avienus et le Pont-Euxin », in *Pontus Euxinus, Commentarii Pilsnenses*, P. Březina (ed.), Srní, p. 51-59.